

tout, c'est ma liberté d'enfant sauvage, l'indépendance absolue que me donnent ma fortune et mon isolement ; j'aurai peut être des amis, je n'aurai jamais ni mari ni amant.

(A SUIVRE.)

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

VI.

—Je crois que l'affaire est réglée, dit la Bédache avec un hideux sourire de haine satisfaite.

—Il faudrait nous en assurer, proposa Nicole.

—Attendez, ce ne sera pas long.

La vieille fille ouvrit la fenêtre :

—Eh ! Picheul ! cria-t-elle à un paysan qui passait en courant.

L'homme s'arrêta.

—Qu'est-il donc arrivé, mon brave ? Tout le village a l'air d'être en révolution.

—Comment ! vous ne le savez pas ?

—Non.

—On vient de ramasser le cadavre du bon M. Faustol dans un fossé de la route de Houancé à Mortreuil.

—Assassiné ! s'écria Françoise avec un accent d'horreur des mieux réussis.

—Oh ! non. On a trouvé dans la poche du pauvre cher monsieur un papier qui atteste le suicide.

Tout en parlant, Picheul s'était retourné pour regarder au loin.

—Tenez, dit-il, vous allez voir passer le corps... Voici la civière qui arrive, suivie par le gendre du défunt, le docteur Perrier, que le maire de Houancé a fait appeler ce matin pour lui apprendre la triste nouvelle.

Bientôt, devant la maison, défila le funèbre cortège. Derrière le cadavre, recouvert d'un gros drap et porté sur un brancard par quatre hommes, marchait le médecin suivi de quelques paysans.

Au passage, il jeta un long et sombre regard sur la maison de la Bédache.

—Qu'est-il donc arrivé ? Perrier est blême, défait et j'ai lu le désespoir dans ses yeux, se dit la Cardozo.

VII.

La Bédache avait aussi remarqué l'altération des traits et le trouble du docteur. Autant elle avait haï Faustol, autant elle exérait la Cardozo et le médecin qui la tenaient sous leur férule. Aussi tout ce qui pouvait inquiéter les deux scélérats était pour elle une cause de secrète joie. Ce fut donc avec une douce satisfaction que, tout en prenant un petit air désolé, elle vint à Nicole qui, derrière le rideau baissé de l'autre fenêtre, avait assisté au passage de la civière.

—Avez-vous vu, ma toute belle, la singulière figure que nous a montrée votre bon ami ?... Ah ! ma pauvre chère, c'est à craindre que tout n'ait pas marché suivant vos désirs, dit-elle d'un ton doux et tendre.

—Oui, fit Nicole, aussi faut-il vous mettre en campagne et me rapporter au plus vite des nouvelles.

—Bon. Attendez-moi. Je vais aller tout droit à la maison Faustol... C'est encore là que je serai le mieux renseigné.

—Tâchez de parler à Perrier.

—Je vous le promets.

Elle partit en se disant joyeuse :

—Il faut croire que le docteur aura rencontré un oaille sur sa route... Ma foi, tant mieux !... ils avaient trop de chance, ces deux mauvais pierrots qui ne veulent me payer que par à-comptes.

Elle n'eut pas de peine à pénétrer dans la maison Faustol que les paysans avaient envahie à la suite du brancard. La foule se tenait dans le vestibule et la salle à manger, pérorait sur le tragique événement et cherchant le motif du suicide.

La Bédache, se glissant dans les groupes, prêta l'oreille aux divers propos échangés :

—On dit que M. Faustol s'était ruiné.

—Ruiné à quoi ?

—On n'en sait rien. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il venait de faire argent de tous ses biens... c'était sans doute pour payer ce qu'il devait, et, la chose faite, en se voyant dans la misère, il n'a pas eu le courage de survivre à sa ruine.

—Je n'en crois rien. Le défunt était un homme rangé... Oui, il a vendu son patrimoine, c'est la vérité ; mais ses anciens fermiers, les Massias, affirment que la semaine dernière il leur avait dit vouloir aller habiter Paris... Je suis certain que, loin d'être gaspillé, le magot du défunt dort en paix chez le notaire de Houancé.

—Alors pour quelle cause s'est-il tué ?

—Ah ! voilà ce qu'on ignore. C'est peut-être ce que pourrait dire le gendre, s'il était bavard.

—Mais pourquoi donc n'a-t-il pas empêché le suicide, puisqu'il connaissait le motif qui devait pousser son beau-père à se détruire !

—Ah ! entendons-nous. Notez que je ne prévoise rien... J'ai dit " peut être..." Mon opinion est que si le docteur en sait la raison, il n'a dû l'apprendre que ce matin... quand il était trop tard.

—Et qui, selon toi, la lui a apprise ?

—M'est avis que c'est le juge de paix de Houancé, un vieil ami du défunt... Vous vous en souvenez, ils étaient une vraie paire d'intimes ! M. Faustol, avant de mourir, lui aura probablement confessé ce qu'il n'avait osé avouer à ses enfants.

—Et le juge de paix, dis-tu, l'aura répété au docteur Perrier ?

—Entendons-nous encore... Je ne prévoise rien de rien... je dis toujours " peut être..." il ne faut pas me faire affirmer positivement... moi, je ne parle que par oui-dire.

—Bien, c'est convenu... Dis-nous alors de qui tu tiens la chose !

—De mon cousin Ribonneau, de Houancé. Voici l'histoire ; écoutez : Ce matin, quand on a découvert le cadavre sur le territoire de Houancé, le maire a envoyé chercher le docteur à Mortreuil sous prétexte que son fils était très-malade... un subterfuge, quoi !... Il craignait qu'on apprît sans ménagements la lugubre nouvelle à M. Perrier et il voulait se charger lui-même de cette corvée. C'est précisément mon cousin Ribonneau qu'il a expédié au docteur... Ah ! il ne se doutait guère, le cher monsieur, de ce qui l'attendait à Houancé. Il était gai comme pinson... sa gaieté faisait mal à Ribonneau qui savait de quoi il retournait. Donc, quand ils sont arrivés au village, le maire, qui attendait, s'est emparé de son homme et là, bien prudem-